

L'ÉCONOME INFIDÈLE.

Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper ses biens.

Et l'ayant fait venir il lui dit : qu'est-ce que j'entends dire de toi ? rends compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien.

Alors l'économe dit en lui-même : que ferai-je , puisque mon maître m'ôte l'administration ? je ne puis pas travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai , afin que lorsque je serai déposé de cette administration , il y en ait qui me reçoivent dans leur maison. Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître ; et il dit au premier : combien dois-tu à mon maître ? Il répondit : cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit : reprends ton billet , assieds-toi là , et écris-en un autre de cinquante. Puis il dit à un autre : et toi, combien dois-tu ? Il répondit : cent mesures de blé. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, et écris-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière.

Et moi aussi je vous dis : faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer , ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.

Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes , qui vous confiera les vraies richesses ? et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui , qui vous donnera ce qui est à vous ?

(Luc , XVI , 4-13.)

Cette parabole , dont nous ne possédons dans l'évangile qu'une seule version , celle que nous donne saint Luc , présente une certaine obscurité. Pour la comprendre , il faut commencer par poser un principe général , qu'il est nécessaire d'avoir toujours présent à l'esprit lorsqu'on étudie les paraboles du sauveur. Ce principe , c'est qu'il ne faut pas trop presser tous les détails d'une similitude , ni vouloir trouver à chacun des traits qui la composent une application morale. Il faut s'attacher à la pensée essentielle , à la leçon fondamentale qui se trouve toujours dans chaque parabole , et à laquelle l'image s'applique avec une justesse parfaite ; mais à côté de cette pensée essentielle qui fait le fond de la parabole , se trouvent des détails accessoires , qu'on pourrait appeler littéraires , auxquels il ne faut pas chercher une application morale , et qui souvent même iraient en sens contraire de cette application. C'est ainsi que Jésus se compare lui-même , tantôt à un ami égoïste qui ne veut pas se déranger pour rendre service à son ami , et dont le refus ne cède qu'à l'importunité ; tantôt à

un voleur qui vient pendant la nuit pour dépouiller avec plus de sécurité ses victimes ; tantôt à un juge inique qui refuse de faire justice à une pauvre veuve, et qui ne lui accorde enfin ce qui lui est dû que pour se débarrasser d'instances qui le fatiguent. Ces rapprochements, dont l'application serait fautive à un certain point de vue, s'appliquent avec une justesse frappante sous un point de vue différent : l'essentiel est de bien saisir le point de comparaison. Appliquons ce principe à la parabole que nous étudions aujourd'hui. Le Seigneur nous y présente, comme modèle à imiter, un économe à la fois infidèle et prudent. Evidemment ce n'est pas sous le point de vue de son infidélité que cet homme est proposé à notre imitation : c'est sous le point de sa prudence, de son habileté, du soin qu'il apporte à garantir ses intérêts et assurer son avenir. Le Seigneur veut nous engager à transporter dans les choses de la foi, dans la poursuite de nos intérêts éternels, la même prudence, la même activité que déploient les hommes du monde dans la recherche de leurs intérêts temporels.

Dès-lors l'application de cette similitude est facile à saisir, au moins dans les traits principaux. L'homme riche c'est Dieu, à qui appartiennent en réalité tous les biens de la terre ; l'économe est l'image de tous les hommes, qui sont sur la terre les dispensateurs des biens de Dieu ; la dilapidation de ces biens, c'est le péché ; le compte à rendre, c'est la mort et le juge-

ment. Jésus veut donc nous enseigner à faire un tel usage des biens de cette vie, qu'après la mort nous ayons un refuge assuré malgré la condamnation qu'ont méritée nos péchés. Telle est la pensée générale de la parabole : entrons maintenant dans les détails.

« Un homme riche avait un économe. » Ainsi le véritable propriétaire de tous les biens qui sont entre nos mains, c'est le Seigneur ; nous n'en sommes que les économes et les administrateurs. Dieu nous les prête seulement, il les confie à notre fidélité afin que nous les fassions valoir pour son service, et nous aurons à rendre compte un jour de cette administration. Cela est vrai non-seulement des biens de la fortune, mais de tous les dons qu'a répandus sur nous la bonté de Dieu, de toutes les jouissances de cette vie, de toutes nos facultés physiques ou morales, de toute l'influence dont nous pouvons disposer. A l'égard de toutes ces choses nous ne sommes réellement que des économes, c'est à Dieu seul qu'elles appartiennent ; et tout ce que nous en détournons pour nous-mêmes est une infidélité à l'égard de Dieu ; toutes les fois que nous nous prenons nous-mêmes pour centre de notre activité, pour but de notre existence, nous manquons à notre destination et à nos premiers devoirs. Cela résulte du seul fait que nous sommes des créatures. La créature n'a qu'une existence d'emprunt, et cette existence tout entière doit se rapporter au créateur ; la vraie gloire de la créature consiste

à s'effacer elle-même pour ne laisser briller que la gloire du créateur ; la vraie destination de la créature est de se consacrer tout entière, et tout ce qu'elle possède, au service de son créateur. Ainsi vos talents, vos forces, votre santé, votre argent, votre influence, tout cela n'est point à vous mais à Dieu ; et vous n'êtes dans l'ordre, vous n'occupez votre vraie place, vous ne remplissez votre destination qu'autant que vous faites valoir toutes ces choses pour le service et pour la gloire de Dieu. Le Seigneur fait à cet égard une distinction bien remarquable entre les biens temporels et les biens spirituels. Il appelle les premiers « ce qui est à autrui, » et les seconds « ce qui est à nous-mêmes. » C'est dans ce sens qu'il faut entendre cette déclaration qui termine la parabole, et qui semble obscure au premier abord : « Si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous ? » Le Seigneur explique lui-même ces paroles obscures par ces autres paroles plus claires qui les précèdent, et qui offrent évidemment le même sens : « Si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses ? » Ce qui est à autrui, ce sont les biens du monde, dont nous ne sommes que les économes, et qui sont appelés injustes parce qu'ils servent habituellement à l'injustice ; ce qui est à nous, et ce que le Seigneur appelle aussi les vraies richesses, ce sont les biens spirituels ; c'est la foi, l'espérance et la charité ; ce sont

là des biens qui nous appartiennent en propre, qui sont conformes à notre nature morale et à nos vrais besoins, qui s'assimilent en quelque sorte à notre âme, et dont la mort ne nous sépare pas; mais les biens temporels ne sont pas à nous, nous n'en sommes que les administrateurs. Telle est la doctrine de l'Écriture; tel est aussi l'enseignement d'une saine philosophie.

Voilà ce qui devrait être : mais est-ce là ce qui arrive en réalité? est-ce bien sous un tel point de vue que nous envisageons, dans la pratique de la vie, les biens que Dieu nous a confiés? Pour le savoir il suffit de consulter cette parabole, que le Seigneur met devant nos yeux comme un vivant miroir pour que nous y contemplions notre propre image. Que fait cet économe qui est l'image de tous les hommes sans en excepter un seul, et dont chacun de nous doit se dire à lui-même : tu es cet homme-là? Il dissipe le bien de son maître. Il sort de sa place naturelle, il intervertit les rôles, il foule aux pieds son premier devoir, il s'approprie ce qui appartient à son maître et le dépense pour sa propre satisfaction. Voilà ce que font tous les hommes à l'égard des biens de Dieu. Ils sont tous, sans en excepter un seul, des dispensateurs infidèles; ils sont tous sortis de la place qui convient à la créature, ils ont tous tourné en dissolution les dons du créateur; et pour employer les paroles de l'Écriture, « ils sont tous assujettis au péché. Il n'y a personne

qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui cherche Dieu ; ils se sont tous égarés , ils se sont tous ensemble pervertis ; il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul ¹. » C'est là l'idée fondamentale de cette parabole , comme c'est l'idée fondamentale de la bible entière. La bible est un message que Dieu adresse à des créatures égarées , déchues , coupables et par là-même dignes de condamnation ; et il est impossible de comprendre le premier mot de la bible, il est impossible de comprendre le nom même de l'évangile , aussi longtemps qu'on n'a pas compris cette vérité humiliante mais salutaire , qui sert de base à tout l'édifice de la révélation.

« Et l'ayant fait venir il lui dit : qu'est-ce que j'entends dire de toi ? rends compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien. » Nous pouvons oublier pour un temps, au milieu des préoccupations de la vie présente, cet état d'égarement, d'infidélité et de condamnation ; mais un moment viendra où il faudra bien nous en souvenir : c'est le moment où nous serons appelés à rendre compte de notre administration. Ce moment-là, ce jour du compte-rendu, c'est pour chaque homme le jour de sa mort ; c'est cette heure mystérieuse et redoutable qui nous attend tous, qui est déjà marquée pour chacun de nous dans les décrets éternels

¹ Rom. , III , 9-12.

du Seigneur, et qui viendra nous arracher aux scènes du monde visible pour nous transporter subitement dans les réalités éternelles. Pour combien d'hommes ne viendra-t-elle pas inattendue et sans préparation, cette heure que nul ne connaît et que tous redoutent ! « Comme il arriva aux jours de Noé, » dit le Seigneur, « il en arrivera de même au jour du fils de l'homme. On mangeait et on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint qui les fit tous périr. Il arriva aussi la même chose aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait et on bâtissait ; mais au jour que Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr. Il en sera de même au jour que le fils de l'homme sera manifesté ¹. » « Vous savez vous-mêmes, » nous dit saint Paul, « que le jour du Seigneur viendra comme le larron dans la nuit. Car, quand ils diront : paix et sûreté ! alors une ruine subite les surprendra, comme les douleurs surprennent celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point ². » Tel sera le sort de tous ceux qui, absorbés par les préoccupations de la vie présente, auront oublié le jour du Seigneur et ne s'y seront point préparés. Ne suivons pas le grand nombre dans cet

¹ Luc, XVII, 26-30.

² 4 Thes., V, 2, 3.

oubli funeste, qui aura des conséquences éternelles ; plaçons-nous d'avance par la pensée en présence du compte solennel que nous aurons tous à rendre ; et si nous avons ressemblé à l'économe de la parabole par notre infidélité, imitons-le aussi dans sa prudence.

« Alors l'économe dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration ? Je ne puis pas travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que lorsque je serai déposé de cette administration, il y en ait qui me reçoivent dans leur maison. Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître, et il dit au premier : combien dois-tu à mon maître ? Il répondit : cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, assieds-toi-là, et écris-en un autre de cinquante. Puis il dit à un autre : et toi, combien dois-tu ? Il répondit : cent mesures de blé. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, et écris-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière. »

Comme nous l'avons déjà fait observer, c'est la prudence de cet homme, c'est son habileté qui seule est louée par le Seigneur ; et c'est uniquement sous ce point de vue qu'il est proposé à notre imitation. Le Seigneur veut nous engager à faire pour les biens du ciel ce qu'on fait pour les biens de la terre ; il veut

que nous appliquions à nos intérêts éternels cette prudence, cette sagacité que les hommes du monde déploient pour leurs intérêts temporels, et dont l'économe de la parabole nous offre un exemple si remarquable. L'habileté de cet homme est en effet merveilleuse. Placé dans une situation critique par suite de son infidélité, il se tire d'embarras par une infidélité nouvelle; il trouve moyen d'intéresser les débiteurs de son maître à ses propres concussions en les en rendant complices; il achète leur appui aux dépens de cette fortune même qu'il était justement accusé d'avoir dilapidée; et il se ménage ainsi pour l'heure du besoin des ressources criminelles, mais assurées; car si l'un d'eux eût refusé plus tard de l'aider dans sa détresse, il avait en main le moyen de l'y forcer, en le menaçant de divulguer le crime qui leur était commun. Sa prudence paraît non-seulement dans le moyen qu'il emploie, mais encore dans la précaution qu'il prend de faire venir les débiteurs de son maître *séparément*, afin que chacun d'eux, se croyant l'objet d'une faveur spéciale, se sentît d'autant plus obligé envers lui, et craignît d'autant plus de divulguer un larcin dont il pensait avoir seul profité. Assurément rien ne surpasse la prévoyance, la prudence, l'habileté d'une telle conduite. C'est cette prudence que le Seigneur propose à l'imitation des enfants de Dieu; seulement la prudence des enfants de Dieu s'exerce dans une autre sphère que celle des enfants du siè-

de : les uns travaillent pour la terre, les autres pour le ciel ; ceux-là pour la vie présente, ceux-ci pour la vie éternelle. Ces deux prudences vont même en sens contraire l'une de l'autre : car la prudence des mondains consiste à amasser des biens de la terre ; tandis que la prudence des chrétiens consiste à les dépenser pour le Seigneur, comme Jésus nous l'enseigne clairement dans la conclusion de cette parabole : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer — c'est-à-dire, après votre mort — ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Les biens de ce monde sont appelés des richesses injustes, soit parce qu'on les acquiert trop souvent par des moyens injustes, soit parce qu'ils deviennent facilement pour ceux qui les possèdent une occasion d'iniquité. Il appartient aux enfants de Dieu d'effacer ce caractère funeste attaché aux biens de ce monde, d'en rectifier l'usage, et de les faire tourner au salut des âmes au lieu de leur perdition. Ces mêmes richesses que le Seigneur a frappées d'une sentence de réprobation, et dont il a dit : « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » ces mêmes richesses peuvent devenir, et doivent devenir entre les mains des enfants de Dieu une source de bénédiction et de salut. Nous pouvons à notre choix, avec les biens de ce monde, avec les richesses injustes, nous faire des amis ou des ennemis

de nos âmes. On s'en fait des ennemis quand on les dissipe en dépenses coupables ou frivoles, qui nous accuseront au dernier jour devant le tribunal de Dieu. On s'en fait des amis, des avocats, des protecteurs pour ce grand jour, quand on les répand pour le service du Seigneur. Cette image si belle et si expressive, « les tabernacles éternels, » est une allusion à la vie des patriarches, qui étrangers et voyageurs sur la terre, plantaient leurs tentes pour un jour. Les rachetés de Christ trouveront dans le ciel d'autres tabernacles, et ceux-là dureront éternellement. Il faut remarquer que le langage de tout ce verset est figuré : il ne s'agit pas seulement ici d'actes matériels de charité, et ces amis qui doivent nous recevoir dans les tabernacles éternels ne sont pas seulement les pauvres que nous aurons secourus; car il peut arriver que notre charité s'exerce à l'égard de personnes indignes, qui ne seront jamais admises dans la vie du ciel; mais la promesse que le Seigneur fait ici à la charité n'en subsiste pas moins et ne s'accomplira pas moins infailliblement, quelle que puisse être l'indignité de ceux qui en sont l'objet. La pensée du Seigneur est plus vaste et plus élevée; il veut nous engager d'une manière générale à consacrer les biens du monde au service de Dieu; et toutes les fois que nous faisons un tel usage des biens de ce monde, nous nous en faisons des amis pour nous recevoir au dernier jour; c'est-à-dire, nous les faisons tourner à no-

tre salut. Ce serait tirer de ce passage une conclusion bien fautive, et qui serait le renversement de l'évangile, que d'attribuer aux actes matériels de charité la vertu de nous mériter la vie éternelle; et de nous représenter le ciel comme une sorte de bénéfice qu'on peut acheter à prix d'argent, ou même à prix de bonnes œuvres. « Vous êtes sauvés par grâce, » nous dit l'apôtre, « par le moyen de la foi; et cela ne vient point de vous, c'est le don de Dieu; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie; » et ailleurs : « quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. » La charité à laquelle le ciel est promis est donc autre chose que l'aumône; et cette charité, ne l'oublions pas, est elle-même un don de Dieu; elle fait partie de ce salut gratuit et complet que Jésus est venu nous apporter de la part de son père.

Toutefois le devoir d'exercer l'aumône, de pratiquer des actes de charité, est une partie essentielle du précepte que nous donne ici le Seigneur; et peut-être dans le réveil religieux de nos jours, préoccupé qu'on était de la nécessité d'insister sur le salut gratuit et de réagir contre la fautive doctrine du salut par les œuvres, peut-être, dis-je, a-t-on trop laissé dans l'ombre le devoir de l'aumône, et trop oublié la valeur réelle des actes de charité. Christ et la bible entière attachent à l'aumône une grande importance, et nous la

présentent comme ayant des rapports essentiels avec notre salut. « Vendez ce que vous avez ¹, » nous dit le Seigneur, « et donnez-le en aumône; faites-vous des bourses qui ne s'usent point, et un trésor dans les cieux, qui ne manque jamais, d'où le larron n'approche point, et où la teigne ne gâte rien. » Et déjà dans l'ancien testament : « jette ton pain sur la surface des eaux; car avec le temps tu le retrouveras. » « Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et l'Éternel lui rendra son bienfait ². »

En effet, bien que l'exercice de la charité ne puisse pas nous mériter le ciel, il contribue pourtant à notre salut d'une manière indirecte, mais puissante. L'aumône aide à notre salut en nous entretenant dans des dispositions morales favorables au salut, en détachant nos cœurs des biens de ce monde. Celui qui amasse des richesses tient nécessairement davantage à ces richesses, qui sont pour lui le but principal de la vie; et comme son trésor est sur la terre, son cœur y est aussi. Celui au contraire qui répand ses biens au service du Seigneur et pour le soulagement de ses frères, déplace par là son trésor de la terre pour le transporter dans le ciel, et son cœur suit naturellement son trésor. — Aussi l'exercice de la charité, par cela même

¹ Ce précepte, comme plusieurs de ceux que Jésus donne à ses disciples, ne doit pas être entendu au pied de la lettre; il faut en prendre l'esprit. Comparez Matth., V, 39-44.

² Luc, XII, 33. Ecclés., XI, 4. Prov., XIX, 17.

qu'il porte notre cœur vers le ciel, nous est-il représenté comme disposant Dieu en notre faveur, comme nous attirant ses grâces. Le centenier Corneille ne fut pas sauvé assurément par ses aumônes, mais ses aumônes contribuèrent à fixer sur lui le regard de Dieu, et à le faire arriver au salut qui est en Christ. C'est ce qui nous est clairement enseigné au chapitre dixième du livre des Actes. « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centenier de la cohorte appelée italique, homme pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu continuellement. Il vit clairement en vision, vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et qui lui dit : Corneille ! Et Corneille ayant les yeux arrêtés sur lui, et tout effrayé, lui dit : qu'y a-t-il, Seigneur ? Et l'ange lui dit : tes prières et tes aumônes sont venues en mémoire devant Dieu. Envoie donc à Joppe, et fais venir Simon surnommé Pierre. » C'est en considération de ses prières *et de ses aumônes* que Dieu lui envoie un messager de l'évangile ; mais c'est par l'évangile qu'il est sauvé. — Enfin l'exercice de la charité contribue encore à notre salut en attirant sur notre tête les prières des pauvres. Bien des fois sans doute, mes frères, vous avez entendu des indigents promettre de vous rendre en prières le bien que vous leur faisiez en aumônes ; mais peut-être vous n'avez vu dans cette promesse qu'une formule banale et sans conséquence,

vous n'avez pas apprécié ce qu'elles valaient ces prières du pauvre. Nous aimons à le penser, il y a des pauvres qui tiennent leur promesse à cet égard, et qui prient réellement pour leurs bienfaiteurs. Ces prières, dictées par une vive reconnaissance, et par une piété sincère sinon éclairée, pourquoi ne seraient-elles pas exaucées ? Heureux celui sur qui beaucoup de prières du pauvre appellent chaque jour la bénédiction du Seigneur ! C'est là une rente spirituelle qui vaut bien celles que dans le monde on achète à si grand prix. Laissons ceux qui ne connaissent de biens que ceux de la terre placer toute leur fortune en revenus temporels : quant à nous, achetons le plus possible de ces rentes de prières qui d'année en année, de mois en mois, et de jour en jour, se déploieront sur nos têtes en précieuses bénédictions !

Mais la charité temporelle, dont nous venons de parler, n'est pas la seule que le Seigneur nous recommande et qu'il ait en vue dans cette parabole. Il est une autre charité qui fait plus de bien encore à notre âme, et qui a des rapports plus directs avec le salut : c'est celle qui se rapporte non plus à la vie présente mais à la vie éternelle ; qui a pour objet, non plus les besoins d'un corps périssable, mais les intérêts d'âmes immortelles ; c'est cette charité spirituelle qui consiste à contribuer, chacun selon nos moyens, à la conversion des âmes et à l'avancement du règne de Dieu ; cette charité qui remplissait le cœur de David et

lui faisait dire : « j'enseignerai les voies aux transgresseurs, et les pécheurs se convertiront à toi ; » cette charité à l'égard de laquelle l'Esprit saint, par la voix du prophète Daniel, fait cette magnifique promesse : « ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. » C'est un devoir sacré pour tout disciple de Christ de travailler au salut des autres hommes, de profiter des occasions qui se présentent pour annoncer l'évangile autour de lui, de soutenir par ses prières et par ses sacrifices les œuvres chrétiennes qui ont pour but l'avancement du règne de Dieu dans le monde. La déclaration du Seigneur s'applique à ce genre de charité avec une justesse toute particulière, et dans un sens littéral. En contribuant par nos sacrifices à l'avancement du règne de Dieu, nous acquérons réellement, avec les richesses injustes, des amis qui nous recevront au dernier jour ; et quelle joie ne sera-ce pas alors de retrouver dans le ciel ces frères et ces sœurs en Christ, qui auront été amenés au salut par le moyen de nos charités ! Le résultat de ces sacrifices peut bien rester inconnu sur la terre, mais il sera dévoilé au dernier jour. Telle offrande que vous aurez fait parvenir à une société de missions ou d'évangélisation, et que vous aurez ensuite oubliée, comme ce « pain jeté sur la surface des eaux » dont parle l'Écriture, cette offrande le Seigneur ne l'oublie pas, il la suit dans son cours bienfaisant à travers les hommes et

les âges, et il saura bien vous la faire retrouver un jour. Cette offrande à laquelle vous avez attaché peu d'importance peut-être, elle servira à acheter une bible, ou bien encore elle servira à décider le départ d'un missionnaire; cette bible ou ce missionnaire iront dans notre France demi-païenne toucher le cœur d'un incrédule, ou au-delà des mers sauver l'âme d'un pauvre sauvage; et au dernier jour ce sauvage ou cet incrédule, transformé en enfant de Dieu par votre moyen et à votre insu, vous accueillera dans les demeures éternelles. Ah ! mes frères, ne négligeons pas un si pressant devoir, dirai-je ? ou un si précieux privilège. Le Seigneur nous fait aujourd'hui une grâce particulière en multipliant autour de nous les occasions d'exercer cette charité spirituelle; jamais les œuvres chrétiennes qui ont pour objet l'avancement du règne de Dieu ne furent plus nombreuses qu'aujourd'hui dans l'église de Christ. Nous sommes entourés de sociétés fondées dans le seul but du salut des âmes, et qui poursuivent à l'envi, sous des noms et par des moyens divers, ce but si pur et si relevé. Les unes s'occupent d'envoyer l'évangile aux nations païennes, les autres travaillent à évangéliser notre patrie; celles-ci répandent gratuitement ou à bas prix la parole de Dieu, celles-là s'efforcent de mettre les vérités du salut à la portée de toutes les intelligences, en les publiant sous la forme de récits simples et populaires; d'autres encore ont pris pour champ de travail

les écoles, et cherchent à multiplier en France le nombre des instituteurs chrétiens. Toutes ces œuvres-là, mes frères, ont droit non-seulement à votre sympathie mais à votre concours, et je mets sur votre conscience de contribuer pour votre part à les soutenir, si vous ne l'aviez pas fait jusqu'à présent.

Tel est l'usage que les enfants de Dieu doivent faire des biens du monde; voilà comment nous pouvons avec les richesses injustes nous créer des amis et des soutiens pour le dernier jour. C'est dans un tel usage des biens de cette vie que consiste pour nous la véritable prudence; c'est par là que nous devons imiter cet économe, modèle de prudence et d'habileté, que le Seigneur nous présente comme un exemple à suivre. Mais hélas! il s'en faut bien que les enfants de Dieu apportent dans la recherche de leurs intérêts éternels la même sagesse, le même zèle, la même activité que déploient les hommes du monde dans la recherche de leurs intérêts temporels; et nous avons tous mérité la sentence prononcée par le Seigneur dans cette parabole: « les enfants du siècle sont plus prudents en leur génération ¹ que les enfants de lumière. » Que cette parole est profondément vraie, et que d'applications elle trouve chaque jour au milieu

¹ C'est-à-dire, à l'égard de la vie présente et de ses biens. C'est comme si Jésus disait: *à leur point de vue.*

de nous ! il faudrait faire un discours entier sur cette seule parole pour en signaler toutes les applications. Oui, les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière ; les mondains sont mille fois plus sages, plus conséquents avec eux-mêmes, plus raisonnables à leur point de vue que les chrétiens. Les mondains sont souverainement imprudents, ils sont insensés dans le choix du but qu'ils poursuivent ; mais une fois ce but admis, ils montrent à le poursuivre une prudence, une sagesse admirables. Ils sacrifient l'éternité au temps, le ciel à la terre, et c'est là une folie ; mais dans la recherche de ces biens de la terre qui sont pour eux le souverain bien, quelle prudence, quel zèle, quelle activité, quelle infatigable énergie ne déploient-ils pas ! quelle persévérance à marcher vers leur but sans se laisser détourner par rien, quelle sagacité à découvrir les meilleurs moyens pour y arriver, quelle attention à prévoir tous les obstacles pour les écarter ou les vaincre ! comme ils savent à propos s'imposer une privation temporaire en vue d'une jouissance à venir, et sacrifier sans hésiter un moindre bien pour obtenir un bien plus grand ! Honneur à vous, hommes du monde, gloire à votre sagesse et à votre prudence ! et honte à nous, enfants de Dieu, ou qui du moins faisons profession de l'être : car nous n'apportons pas à la poursuite de nos trésors éternels la centième partie du zèle et de l'activité que vous déployez, enfants du siècle, dans la pour-

suite de vos intérêts d'un jour. Il y a plus : comme vous êtes tous, mes frères, hommes du monde par un certain côté; comme vous avez tout à la fois des intérêts temporels et des intérêts spirituels, vous êtes tout à la fois prudents et imprudents : prudents pour ce qui concerne vos intérêts temporels, c'est-à-dire là où la prudence est la moins importante; imprudents pour ce qui touche à vos intérêts éternels, c'est-à-dire là où l'imprudence est la plus dangereuse. Vous mettez le plus grand soin à fuir la pauvreté matérielle, à vous procurer un abri, des vêtements, des ornements pour ce corps de poudre : et le plus souvent vous n'avez nul souci de l'indigence de votre âme, vous ne vous inquiétez pas de lui assurer un asile pour l'éternité, ni de la parer de ce vêtement de sainteté et de bonnes œuvres qui est d'un grand prix devant Dieu! Vous réservez toute votre activité, vous déployez toute votre énergie, vous sacrifiez tout votre temps pour vous faire une position dans ce monde : et vous ne trouvez ni temps, ni activité, ni énergie pour soigner les intérêts de votre âme; la prière, la méditation, la lecture de la parole de Dieu, tout cela n'est pas même mentionné parmi vos occupations obligatoires de chaque jour; et si vous vous occupez de ces choses, ce n'est guère qu'à ce que vous appelez « des moments perdus! » Vous dépensez sans hésiter des sommes considérables pour des jouissances passagères, pour une fête d'un jour, pour un frivole plaisir

qui commence le soir , et qui sera dissipé avant le matin avec la flamme de vos bougies : et votre main se resserre, et vous croyez toujours trop donner, quand il s'agit de contribuer à l'œuvre la plus grande qui se puisse imaginer, de concourir avec Dieu lui-même à l'avancement de son règne et au salut des âmes ! Vous apportez un soin extrême à prévenir ou à guérir les moindres indispositions qui peuvent atteindre votre corps : où sont les soins que vous prenez, les précautions dont vous vous entourez, les remèdes que vous employez pour guérir votre âme de la maladie mortelle du péché ! O imprudence ! ô folie ! Laissez-nous, mes frères, vous rappeler une scène qui se renouvelle constamment parmi vous. Un membre de votre famille tombe malade, et cette maladie est grave, elle s'annonce comme pouvant être mortelle. Aussitôt vous appelez à votre aide pour la guérir toutes les ressources que peut offrir la science humaine : vous vous empressez de faire venir un médecin habile, vous le consultez avec anxiété, vous suivez ses moindres indications avec un soin attentif et minutieux, vous faites en un mot tout ce qui dépend de vous pour obtenir la guérison de ce malade qui vous est cher : c'est là de la prudence, et nous vous louons en cela. Mais ce malade n'a pas seulement un corps qui est en danger de périr, il a une âme immortelle qu'il faut sauver, une âme qui peut-être paraîtra bientôt devant son juge. Sans doute vous allez vous inquiéter

du salut de cette âme aussi bien que de la guérison de son enveloppe mortelle; vous allez avertir, avec ménagement sans doute mais avec franchise, ce malade qui vous est cher du danger qu'il court; vous allez le préparer, autant qu'il dépend de vous, au délogement; vous vous empresserez d'appeler le pasteur, médecin de l'âme, en même temps que celui du corps, afin que par ses exhortations et ses prières il éclaire cette âme, il la soutienne, il la prépare pour ce jugement éternel dont elle approche si rapidement.... Voilà ce qu'indiquerait la prudence : mais le plus souvent que faites-vous ? Au lieu d'avertir le malade du danger qu'il court, vous éloignez avec une sollicitude attentive, ingénieuse, et qui serait touchante si elle n'était cruelle ! toutes les circonstances qui pourraient lui révéler ce danger; au lieu de vous occuper de le préparer à la mort, s'il aborde lui-même ce sujet, vous vous efforcez d'en distraire sa pensée, et de lui inspirer une sécurité que vous n'avez pas vous-mêmes; au lieu d'appeler en même temps que le médecin le pasteur, si celui-ci vient de lui-même offrir son ministère, vous n'osez pas lui donner accès auprès du malade; et tous vos soins, tous vos efforts tendent à obtenir ce résultat si déplorable et si effrayant, que ce malade qui vous est cher s'achemine vers la mort sans s'en douter; qu'il se trouve face à face avec le roi des épouvantements sans avoir pu d'avance envisager cette réalité terri-

ble; qu'il arrive devant le tribunal du Dieu vivant sans avoir eu le temps ni les moyens de s'y préparer! Est-ce là, mes frères, je vous le demande, avec les convictions que vous professez, de la prudence? et n'est-ce pas au contraire le comble de l'imprudence, pour ne pas employer un terme plus rigoureux? Eh! que feriez-vous d'autre à l'égard de ce malade si vous étiez matérialistes au lieu de croire à une autre vie, si vous étiez des enfants du siècle au lieu d'être des enfants de lumière? Oui Jésus, tu as dit vrai : l'église a des leçons à recevoir du monde; nous avons besoin d'aller à l'école du siècle pour apprendre la sagesse : car les enfants du siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière!

Mes chers frères, c'est quelque chose d'avoir reconnu un si grand mal et de vous en humilier; mais ce n'est pas assez : il faut sans retard y porter remède. Il faut prendre devant Dieu, et en implorant son secours, la ferme résolution d'agir à l'avenir tout autrement que vous ne l'avez fait dans le passé. Soyez désormais conséquents avec vous-mêmes; et si vous pensez en chrétiens, agissez aussi en chrétiens. Profitez de l'exemple que vous donnent les hommes du monde et que le Seigneur vous signale; transportez dans les choses de la foi cette prudence et cette activité qu'ils déploient dans la recherche des biens de la

terre. Puisque vous croyez à une vie éternelle, que cette vie éternelle devienne votre première préoccupation ; que tout le reste soit subordonné pour vous à la recherche des biens à venir ; que votre existence tout entière tende vers l'éternité. Puisque vous êtes dans ce monde étrangers et voyageurs, vivez-y comme des étrangers et des voyageurs ; détachez vos cœurs de ses biens insuffisants et passagers ; et comme ces biens-là ne sont qu'un accessoire dans vos convictions, qu'ils soient aussi un accessoire dans vos affections, dans votre activité, dans votre vie. Que ces biens du monde, qui pour les enfants du siècle sont des richesses injustes et fatales, qui deviennent pour eux des occasions d'iniquité et des sources de perdition, que ces biens-là se transforment entre vos mains, qu'ils changent de destination et de caractère. Détournez-les de leur cours naturel pour leur faire produire des conséquences bénies et saintes, mettez-les au service de votre âme et de ses intérêts éternels, forcez-les à travailler à votre salut comme tout le reste des dons de Dieu. Tous vous pouvez le faire, tous sans exception, riches ou pauvres peu importe : car écoutez ce que le Seigneur, en terminant cette parabole, déclare à ses disciples qui étaient pauvres des biens de ce monde : « celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. » Ce n'est point à l'importance matérielle du sacrifice que Dieu regarde, c'est à l'esprit dans lequel nous l'accomplissons ; et

vous pouvez aussi bien que les riches , vous pauvres, vous appliquer la leçon que le Seigneur nous donne ici ; vous aussi vous pouvez vous acquérir des amis pour vous recevoir dans les tabernacles éternels. Profitez donc, mes frères, quelles que soient votre position et votre fortune, de toutes les occasions qui s'offrent à vous de donner pour le Seigneur et de faire du bien aux hommes ; saisissez-les avec empressement ces occasions, « pendant que vous en avez le temps ; » car « le temps est court , » « il n'y a que douze heures au jour, et la nuit vient, » la froide nuit du sépulcre, « dans laquelle personne ne peut plus travailler ! »

Mais ne vous contentez pas de donner, mes frères, donnez dans un esprit chrétien. Donnez par amour pour le Seigneur qui vous a tout donné et qui s'est donné lui-même pour vous ; donnez vos biens après vous être donnés vous-mêmes à Christ ; donnez en vue des biens à venir et comme en présence de l'éternité ; donnez en élevant vos pensées au-dessus d'un monde qui passe, en contemplant par la foi ces demeures éternelles dont Jésus vous a ouvert l'accès par son sang, et où il accueillera au dernier jour ses disciples fidèles, ceux qui l'auront suivi dans la voie de la charité, du renoncement et du sacrifice ! Amen.

Février 1852.